

La recherche ethnoanthropologique en Sicile contemporaine et la «Bibliothèque des traditions populaires» de Giuseppe Pitrè

Celui qui cherche à délimiter la recherche ethno-anthropologique en Sicile contemporaine ne peut qu'être d'accord avec l'auteur qui a qualifié l'île récemment de «terre promise»¹. Trois instituts universitaires (deux à Palerme et un à Catane), deux chaires d'enseignement à Messine, des associations privées² et des cercles culturels³, des structures muséographiques⁴ anciennes et récentes témoignent d'un intérêt intense pour la civilisation rurale et la culture populaire, toutes deux récupérées et analysées en tant que facteurs irréductibles de l'histoire.

Il faut noter que la Région Sicilienne dispose depuis peu d'une loi sur la protection, la mise en valeur et l'usage social des biens culturels et de l'environnement territorial (Loi Régionale 1/8/77, no 80). Cette loi se fonde entièrement sur le concept anthropologique de culture (qui est plus complet et de plus, dirais-je, plus humain que le concept humaniste) et, ce faisant, dépasse la notion traditionnelle de «biens culturels» et les limites connues de l'architecto-monumental, de l'artistique, de l'iconographique, du bibliographique etc. pour comprendre également l'ethno-anthropologique. Notons encore que l'Assessorat sicilien pour la culture et l'environnement n'hésite pas à promouvoir et à financer rencontres, débats et séminaires⁵ au service de la conservation et d'une compréhension meilleure de la culture traditionnelle, culture que des maisons d'éditions spécialisées contribuent à faire connaître à un public de plus en plus large⁶.

Les instituts mentionnés plus haut on chacun leur «domaine de compétence»: à Messine (à la Facoltà di Magistero) on étudie surtout l'ethnologie juridique et le folklore religieux, à Catane (Facoltà di Lettere) la littérature populaire, à Palerme

1 J. Vibaek, *Museografia e cultura materiale*, in *La cultura materiale in Sicilia*, Palerme, 1980, p. 659.

2 Comme l'«Associazione per la conservazione delle tradizioni popolari» et le «Folkstudio» de Palerme.

3 Comme le «Circolo semiologico siciliano» de Palerme.

4 Comme le «Museo Pitrè» à Palerme, le «Museo delle marionette» (Palerme), le «Museo del carretto» (Terrasini-Palerme), la «Casa museo Uccello» à Palazzolo-Acreide (Syracuse) et les plus récents musées du travail et de la civilisation ruraux à Campobello di Mazara (Trapani) et à Gibellina (Trapani).

5 L'intérêt de la Région de Sicile pour la matière folklorique se manifeste par de nombreuses initiatives déjà réalisées. Il suffit, au nom de toutes, de nommer les séminaires qui, depuis 1974, se tiennent chaque année dans la province de Trapani avec la collaboration de la «Facoltà di Magistero» de Palerme et les colloques d'anthropologie visuelle organisés par la même faculté, comme aussi ceux d'anthropologie culturelle de l'Institut correspondant qui dépend de la «Facoltà di Lettere dell'Ateneo» de Palerme.

6 En Sicile les maisons d'éditions suivantes se sont spécialisées dans ce domaine: S. F. Flaccovio (Palerme), qui édite la revue «Uomo e cultura» et la collection «Uomo e cultura - Testi», toutes deux dédiées à la diffusion d'articles de caractère ethno-anthropologique, Sellerio (Palerme), qui publie des textes relatifs à la diffusion de la culture populaire figurative, mais aussi des études ethno-anthropologiques (par la collection «Prisma»). Une mention particulière méritent les éditions «Edikronos» (Palerme), qui se sont surtout spécialisées dans le domaine des cultures régionales. En est preuve le projet d'édition de la «Biblioteca delle tradizioni popolari italiane», qui consiste en une série de volumes (dont quelques-uns déjà publiés) et qui se propose de reprendre région par région la production folkloristique du 19^{ème} siècle à nos jours, relue sous un aspect interdisciplinaire.

(Facoltà di Lettere) la sémiotique et surtout la culture matérielle⁷; et, toujours à Palerme, c'est à la Facoltà di Magistero que l'on s'est spécialisé en ethno-histoire⁸, en anthropologie visuelle⁹, ainsi également que dans l'étude de la religiosité populaire¹⁰.

Se référant aux recherches ethno-anthropologiques entreprises en Sicile, G. Bonomo¹¹ a souligné récemment que, grâce à la Faculté des Lettres de Palerme, à la bonne formation et au zèle de ses étudiants en particulier, de nombreux contes populaires ont été récoltés; on y a d'autre part effectué des enquêtes sur la magie dans les provinces d'Agrigente et de Palerme.

Mais cette faculté désire également mener à bien, par l'entremise de sa chaire d'anthropologie culturelle, un plus ample projet dont le but est, en analysant l'état actuel des musées ruraux et de la culture matérielle dans son ensemble, d'aboutir au travers des expériences faites à une hypothèse de travail par rapport à une muséologie sicilienne¹². Ce projet a l'intention d'étendre le champ d'action de la chaire d'anthropologie culturelle pour en faire un organe de consultation pour la région sicilienne et ses associations locales, une école pour des muséologues futurs et un centre de documentation¹³. Les efforts entrepris par la Faculté de Palerme ont reçu un écho positif auprès de l'Assessorat sicilien pour la culture et l'environnement; celui-ci a soutenu le projet et lui a accordé le caractère d'une décision politique dans le domaine de la culture. Preuve en est la mise en valeur actuelle de certains musées de l'Île – le musée des marionnettes de Palerme, la Casa museo à Palazzolo Acreide, le Museo del Carretto de Terrasini. Preuve en est également la prolifération de musées consacrés à la culture rurale. Ces derniers considèrent, par delà de l'objet de fabrication artisanale, les techniques qui l'accompagnent, ainsi que les personnes qui lui sont liées dans leur relation avec le territoire concerné,

7 L'«Istituto di Scienze antropologiche e geografiche della Facoltà di Lettere» de Palerme s'est fait promoteur de deux colloques travaillant dans ce sens. Voir la publication collective *La cultura materiale in Sicilia*, Palerme, 1980. (Actes du Premier Congrès d'études anthropologiques en Sicile sur le thème «La cultura materiale in Sicilia» du 12 au 13 janvier 1978) et l'autre publication collective *Strumenti e tecniche del lavoro in Sicilia*, Palerme 1981). (Actes du Deuxième Congrès études anthropologiques en Sicile sur le thème «Les métiers, les signes, les techniques et les langages», tenu à Palerme en 1980).

8 Les premiers résultats de la recherche ethno-historique ont été publiés par A. Rigoli dans *Magia e Etnostoria*, Turin, 1979.

9 L'«Istituto di Scienze antropologiche della Facoltà di Magistero» spécialisé dans le domaine de l'anthropologie visuelle dispose d'«Archives de documentation audiovisuelle sur les cultures méditerranéennes». Voir à ce sujet les «Actes du premier congrès-compte rendu sur le thème 'Realtà antropologiche e comunicazioni audiovisive'», tenu à Palerme du 10 au 13 mai 1980, publiés sous le titre *Realtà antropologica e comunicazioni audiovisive*, Palerme, 1981.

10 L'Istituto di Scienze antropologiche della Facoltà di Magistero a organisé deux colloques. Voir les volumes *La religiosità popolare tra passato e presente*, Trapani, 1979, et *Religiosità popolari e scelte religiose*, Trapani, 1981 (publications collectives).

11 G. Bonomo, Folklore e demologia in Sicilia, in *La presenza della Sicilia nelle culture degli ultimi cento anni*, Palerme, 1977, I, p. 478 ss.

12 J. Vibaek, op. cit., p. 655.

13 Ibid., p. 659.

pour les montrer dans leur devenir historico-phénoménologique; ils sont fidèles en quelque sorte aux mots de Gianbattista Vico: «la nature des choses n'est autre que l'origine de celles-ci».

Compte tenu de cette orientation et du soutien que lui ont apporté les autorités compétentes les plus importantes de l'île, il nous semble opportun de plaider pour une intensification de la recherche dans le domaine de la tradition orale (dans ses expressions formelles et non formelles); ceci dans l'intérêt d'une meilleure intégration des recherches entreprises au prix d'efforts certains et afin que l'héritage culturel dans son ensemble soit réuni en un tout organique.

Negri Arnoldi fournit certainement des arguments à notre position lorsque, dans son «*Guida alla catalogazione dei beni culturali e ambientali*», il souligne que l'exigence fondamentale doit être d'élargir le domaine de la recherche analytique pour tenir compte de tous les documents, produits, expressions et manifestations de la culture populaire – donc de la culture orale et musicale autant que de la culture matérielle; il faut ensuite analyser les documents – recueillis sur la base de travaux interdisciplinaires – de sorte à ce qu'ils représentent de manière intégrale et globale le territoire concerné.

Negri Arnoldi écrit de plus qu'il ne suffit pas, pour saisir la notion de «protection» de manière adéquate, de l'interpréter au sens restrictif d'acte administratif, d'exécution de prescriptions légales. Il faut au contraire y voir une volonté de conserver et de promouvoir les traditions orales (musique, formes narratives et dialectales) autant que la culture matérielle, une prise de conscience et une ré-appropriation de leur héritage culturel par ceux qui ont reçu en garde¹⁴ ce patrimoine par héritage direct.

On remarquera en outre que notre point de vue est celui de l'*ethno-histoire* lorsqu'elle saisit la culture orale au travers de témoins vivants (et avec l'aide des méthodes de collection et d'enregistrement audio-visuel les plus modernes). Ce procédé aboutit, dans la mesure où il place les classes laborieuses au premier plan, à un rachat plus psychologique qu'économique de la subalternité, puisqu'il contient en potentiel une promotion de la prise de conscience indispensable à la réalisation de changements véritables et d'une croissance effective. C'est ici que réside la valeur maïeutique de la participation à la réalité que l'on désire étudier. Certes, nous nous référons ici à une ethno-histoire que nous voyons reformulée et non à l'ethno-histoire en tant que manière de faire l'histoire et telle qu'on la trouve dans les sociétés en décolonisation («l'histoire sans texte»). Nous ne pensons pas non plus à l'historiographie «autre» dans son contexte européen hégémonique (il s'agit ici de l'«oral history»), mais bien à une méthode que nous avons défini et

14 F. Negri Arnoldi, *Il catalogo dei beni culturali e ambientali*, Rome, 1981, pp. 41-42.

appliquée à maintes reprises¹⁵. Il s'agit d'une méthode qui permet d'écrire une histoire plus humaine et plus juste, visant à une image de «l'homme complet», donc intégrale. Elle utilise, outre les sources écrites officielles, les sources «autres» (de type oral et matériel) que nous avons désignées par les néologismes «*ethno-source*» et «*ethno-repère*» (etnopereto). On comprendra facilement, sur la base de ce qui a été dit plus haut, que la recherche ethno-anthropologique sicilienne contemporaine est caractérisée par un enthousiasme auquel n'échappent ni les intellectuels de la ville, ni les groupes locaux¹⁶. On démontrera pourtant aisément que cette recherche en plein développement manque de toute base préparatoire. En fait, la recherche ethno-anthropologique sur l'île – qu'elle soit académique ou non – ne se fonde sur aucune programmation organique; ceci dans la mesure où il manque à ce jour une *charte de la défense intégrale du patrimoine ethno-anthropologique de la Sicile*. Une telle charte serait, selon nous, la condition sine qua non de toute intervention de la part des organes publics. Elle éviterait qu'un secteur ne soit privilégié aux dépens d'un autre et qu'une sorte d'échelle de valeurs ne se développe; sans parler du risque toujours présent que des choix soient faits qui se prêteraient à l'instrumentalisme socio-politique. Un instrumentalisme de ce type tend toujours à favoriser le folklore objectif au détriment du folklore oral – parce que le monde subalterne est fondamentalement celui du travail et de la peine.

Quel que soit le manque de cohésion de la recherche ethno-anthropologique contemporaine, on ne peut s'empêcher de noter que c'est de Sicile plus que d'autres régions d'Italie que pourraient venir les correctifs indispensables à la reformulation d'une recherche globale; ces correctifs pourraient dépasser une idéologie dichotomisante qui persiste à considérer le dire et le faire du monde rural comme deux moments différenciés et différenciables. Une conséquence directe de cette idéologie est l'alternance dans la préférence donnée tantôt au folklore oral, tantôt au folklore des objets, jusqu'à la promotion de l'une ou l'autre de ces deux composantes de la vie populaire au rang de fonction du tout.

De Sicile, nous l'avons dit, peuvent venir les correctifs adéquats; ceci parce que la Sicile s'est classée parmi les régions d'Italie pour donner l'exemple d'une recherche unitaire, bien orchestrée et intégrale. Nous pensons ici aux vingt-cinq volumes de la «*Biblioteca delle tradizioni popolari siciliane*», volumes auxquels Giuseppe Pitrè a consacré un soin infini et incomparable.

Le problème qui se pose ici est celui de savoir pourquoi la recherche ethno-anthropologique persiste à se dérouler dans le contexte d'initiatives mal coordonnées et en dépit de l'exemple donné par la «*Biblioteca*». La question se pose en

15 Voir à ce sujet notre étude *La ricerca sul terreno e il passato: il problema dell'etnostoria*, in *L'Uomo*, vol. IV, no 2, 1980, pp. 273-299.

16 J. Vibaek, op. cit., p. 659.

outre de l'influence exercée par Pitrè sur les recherches ethno-anthropologiques. Il faut aussi se demander si sa leçon n'est pas – plus qu'on ne le penserait de prime abord – restée sans développement.

L'œuvre de Pitrè – qualifié de «maître idéal» par G. Cocchiara – a connue un succès important jusque dans les années cinquante. On sait que les recherches folkloriques entreprises pendant l'époque fasciste n'apportèrent qu'une contribution moindre. Elles se concentrèrent surtout sur une revalorisation du monde paysan en tant que symbole de l'identité ethnique et de l'autochtone; il pouvait, dans ce sens, être utile au maintien du nationalisme (et aux intérêts du régime). Par réaction, Cocchiara se tourna vers Pitrè¹⁷. Il trouva dans son œuvre la matière sur laquelle ses propres interprétations pouvaient se baser, à distance en quelque sorte, comme le voulait l'optique prévalant à son époque. L'œuvre de Pitrè devint ainsi un point de référence irremplaçable, un trésor inépuisable des *faits et dits* de la tradition populaire. Pitrè devint pour Cocchiara le terminus ad quem, le point sur lequel il basait la dynamique de l'intérêt pour le monde campagnard en Italie. Cet intérêt venait d'un goût pour le populaire; il correspondait aussi au mythe du primitif dans le sens d'une récupération des dimensions de l'authenticité, de la spontanéité et de la «bonté originaire». Pourtant, pour Pitrè comme pour son contemporain Salomone-Marino, la réalité du populaire était *réalité historique*. Il est évident que Cocchiara a suivi – dans sa «*Storia degli studi delle tradizioni popolari in Italia*» puis dans la «*Storia de folklore in Europa*» – le développement des recherches pitréennes ayant trouvé leur conclusion dans le trésor de la «*Biblioteca*». La figure de Pitrè a été élevée par Cocchiara au rang de «guru vénérable», Bonomo l'a mentionné récemment¹⁸.

Bien que les années cinquante aient correspondu à un sommet dans la réputation de Pitrè, on ne peut négliger le fait qu'à cette époque une scission dans l'orientation méthodologique se produisait en Sicile comme en Italie. De ces oppositions ont résulté des jugements variables, ou mêmes diamétralement opposés, quant à l'œuvre de Pitrè. Sous l'égide d'Ernesto de Martino, une anthropologie culturelle se développait en tant que «recherche sur le vif» et surtout en tant qu'engagement politique. Elle était l'aboutissement d'un climat social modifié, d'un accroissement de la «fermentation sociale» (qui provoqua l'occupation des terres par les paysans dans le Mezzogiorno), de l'irruption des classes subalternes dans l'histoire, ainsi que de l'émergence de l'idéologie de Gramsci¹⁹. Cette anthropologie se posait comme problème central une prise de conscience de l'apartheid socio-culturel dont souffrait l'Italie «autre», les «bannis de l'histoire» que fut la population campagnarde du sud, analogue par ses conditions de vie et son destin aux peuples colonisés et semi-colonisés du globe. Il était inévitable que

17 Nous rappelons surtout les deux monographies: Pitrè e le tradizioni popolari siciliane, Palerme, 1941, et Pitrè, la Sicilia e il folklore, Palerme, 1951.

18 G. Bonomo, op. cit., p. 481.

19 Voir en particulier l'essai Osservazione sul folklore, in *Letteratura e vita nazionale*, Turin, 1950.

l'image que l'on avait de Pitrè – un prototype de la tradition esthétisante – se modifie au moment où un De Martino formulait le modèle d'une anthropologie militante, résultant du besoin comme de l'obligation de lier recherche documentaire et engagement politique (sans toutefois renoncer à une tendance à l'esthétisme au moment de décrire le monde populaire). Le modèle plaçait toujours l'observation participante et la perception synchrone au premier plan et voulait «écorcher» la réalité subalterne jusqu'à ce qu'elle se modifie et évolue²⁰. La perception que l'on avait de Pitrè tourna du positif au négatif, au point qu'en 1966, lors de la *Réunion pour le cinquantième anniversaire de sa mort*, la génération venue après Cocchiara exerça une ample critique du guru, critique qui fit scandale jusque dans les quotidiens. En fait, dans sa volonté d'atteindre la personnalité scientifique de Pitrè, la critique de l'époque a bien présenté tous les aspects de l'érudit: son adhérence tardive au climat du romantisme, les efforts qu'il avait faits pour placer les formes existentielles de sa région telles qu'il les vivait dans un contexte culturel plus complet et pour délivrer l'Île de sa «périphérité», les relations qu'il avait établies avec des savants du monde entier, son rôle en tant que protagoniste dans les vicissitudes de la vie culturelle en Italie.

Les divers préfaciers²¹ de notre édition récente de la «Biblioteca» ont approché l'érudit sicilien sous des optiques variées pour souligner des traits de modernité incomparables. Il ne semble pas qu'ils aient considéré l'œuvre du point de vue de l'interprétation des textes seulement: Leydi préfère la vocation pitrèenne à la vérification directe (par les archives et sur le terrain), Bernardi voit en Pitrè un des précurseurs de l'anthropologie culturelle moderne (dans la mesure où il exigeait l'observation personnelle et participante) et constate chez Pitrè une anticipation de tendances actuelles par rapport à son penchant pour «l'histoire orale». Les préfaciers ne se réfèrent à l'œuvre que de manière sporadique. C'est ainsi que Galasso recommande que l'on évite de voir en Pitrè un interprète de la culture populaire seulement; il fut aussi l'organisateur de cette culture dans les pages de sa «Biblioteca». Carpitella souligne surtout la clarté du projet, ainsi que la systématique apportée à la collection des données. C'est précisément cette systématique – correspondant à une perception équilibrée de tous les aspects culturels des traditions populaires – que nous désirons souligner ici. La contribution essentielle de Pitrè se situe dans la manière dont il approche la culture populaire sicilienne qu'il

20 La pensée de De Martino selon laquelle les classes subalternes sont sujets de l'histoire se trouve dans presque toutes ses œuvres à commencer par la première édition de *Mondo magico* de 1948. Pour un portrait de De Martino, voir V. Lanternari, Ernesto de Martino etnologo meridionalista: venti anni dopo, in *L'Uomo*, vol. I, 1977, pp. 29-56.

21 Les auteurs des préfaces sont pour *Canti popolari siciliani* G. B. Bronzini, pour *Studi di poesia popolare* Roberto Leydi, pour *Fiabe, novelle e racconti* Aurora Milillo, pour *Proverbi siciliani* Giovanni Sprini, pour *Spettacoli e feste popolari* Alessandro Falassi, pour *Giuochi fanciuleschi* Aurelio Rigoli, pour *Usi e costumi, credenze e pregiudizi* Diego Carpitella, pour *Fiabe e leggende* Rita Cedrini, pour *Medicina popolare siciliana* Gianvito Resta, pour *Indovinelli, dubbi e scioglilingua* Antonio Fragale, pour *Feste patronali* Annamaria Savarese, pour *Studi di leggende popolari* Sebastiano Lo Nigro, pour *Proverbi, motti e scongiuri* Provvidenza La Valva, pour *Cartelli, pasquinute, canti, leggende, usi* Giuseppe Galasso et pour *La famiglia, la casa, la vita* Bernardo Bernardi.

saisit en tant que tout dynamique à l'intérieur duquel chaque partie est interdépendante des autres, de manière telle que lorsqu'il décrit l'une, il explique l'autre et vice-versa. Cela mérite au moins un exemple.

Dans le texte d'introduction au matériel sur les *fêtes patronales*, il souligne – et non par hasard – que toute tentative d'analyse d'une fête doit correspondre à une recherche sur la nature historique, morale, sociale et religieuse de cet évènement. Dans le complexe de la fête patronale «l'apparat des églises ... trouve son écho dans les coutumes à l'intérieur des maisons, des familles et de l'individu». Il écrivait antérieurement que les rez-de-chaussée des gens du peuple devaient être lavés chaque samedi (de là l'expression «fari lu sabbatu»); il fallait les nettoyer et les crépir pour qu'ils soient dignes de la fête à venir, il fallait tailler des vêtements neufs et remettre à neuf les vieux vêtements. Le foyer ou, là où elle existe, la cuisine se remplissait de mets peu ordinaires. Des faits concrets prouvent ainsi que pour le retour de la fête du saint protecteur des fêtes sont célébrées à l'église et à la cuisine²².

La fête, en d'autres termes, se présente, dans l'optique de Pitrè, en tant que phénomène culturel; phénomène à l'occasion duquel il ne s'agit pas seulement d'enregistrer comment le peuple exprime sa dévotion et comment il confronte les objets sacrés. Il faut plutôt étudier le champ culturel dans son ensemble, au moment où, en une sorte de réaction en chaîne, il est inclus au cérémoniel et au commémoratif. Ici repose la perception unitaire et globale qui conduit Pitrè à des réflexions synchroniques sur l'habillement, le nettoyage et les mets et qui, ailleurs, le conduit à citer proverbes, manières de parler, expressions typiques du dialecte, chants, usages et croyances. Tout ceci forme un corpus homogène, complété d'un système d'annotations habile qui lie les détails à l'organisation de toute la «Biblioteca».

Il s'agit donc d'un type d'approche qui préfigure la culture en tant que véritable trame culturelle. Grâce à cette méthodologie, la «Biblioteca» représente intégralement la réalité sicilienne du 19^{ème} siècle (de la dimension rurale à la dimension urbaine, de la littérature populaire aux objets). Cela signifie que l'œuvre est plus qu'une accumulation de matériel populaire et traditionnel, un ensemble structuré, orchestré en quelque sorte selon la logique particulière aux puzzles; ce qui conduit Pitrè à voir chaque segment de son analyse détaillé en tant que fonction du tout. En d'autres termes: la «Biblioteca» représente un organisme indivisible dont l'être est défini uniquement par les rapports connexes entre ses composantes.

On constate qu'il existe, de Pitrè à Cocchiara et après Cocchiara, deux manières de pratiquer l'anthropologie: si la première a pleinement valorisé le folkloriste Pitrè et la seconde l'a mis en question, on constate également que la première a

²² Cf. *Feste patronali*, pp. XLVI et XXXIV.

souligné les aspects oraux du folklore, alors que la seconde mettait en relief la culture matérielle. La première école a étudié les moments de la sphère spirituelle et les a parfois trop valorisés, alors que la seconde faisait pareil par rapport à la sphère matérielle. Les dichotomies méthodologiques – diachronie / synchronie, analyse en bibliothèque / travail sur le terrain, folklore oral / folklore matériel qui, en suivant la fortune changeante de Pitrè jusque et après les années cinquante, on échauffé les esprits ne sont qu'en partie dépassées. Les recherches dans le domaine du folklore oral sont devenues presque désuètes (exception faite de quelque tentatives de renouveler le chant populaire dans le cadre du spectacle); les analyses tendent certainement à valoriser de manière trop extrême la culture matérielle. On considère celle-ci en tant qu'expression de la culture rurale, dans la mesure où l'on est convaincu que c'est la composante matérielle de la culture – et non le spirituel, le solipsiste – qui contient les prérequis à une identification optimale et à la compréhension de l'inconscient collectif et de l'idéologie des classes subalternes.

Et maintenant? La leçon de Pitrè a-t-elle vraiment cessé de se développer? Au contraire, c'est justement de Pitrè – et nous nous référons principalement à sa «Biblioteca» – que doit venir un barrage aux tendances sectorielles nées d'intérêts qui sont considérés à tort ou à raison comme sans importance. C'est de Pitrè et de son œuvre que doit et que peut venir une ouverture sur une vision globale et intégrale par rapport à la recherche ethno-anthropologique; le but ultime de celle-ci est de donner relief à l'homme tout court. Il faudra, nous l'avons suggéré, étendre l'exégèse de Pitrè au-delà de son interprétation du patrimoine culturel. Il faudra donc choisir comme objet d'analyse plus que l'auteur lui-même la «Bibliothèque» en soi et pour soi. Il est clair que développer la leçon de Pitrè signifie assimiler l'esprit de la méthodologie caractéristique de la «Biblioteca». Ceci implique que l'on préfère une vision harmonique à des optiques partielles; il faut aussi que le chercheur donne primeur à la clarté de son plan. Pour les pouvoirs publics, cela signifie l'acceptation – Negri Arnoldi dirait «la convergence de toutes les forces disponibles»²³ – d'une perspective articulée par rapport à la récupération et à la sauvegarde intégrale du patrimoine folklorique, sans contradiction de fond. Une telle orientation devra se traduire en pratique par l'élaboration de cette *charte de la défense du patrimoine* dont nous avons, au début de notre exposé, regretté l'absence. Nous ne pensons pas trop exiger. La tradition culturelle sicilienne ne devrait pas voir en Pitrè un guru, elle devrait le considérer comme sa référence naturelle.

Sinon, on continuera à négliger sciemment cette unité de programmation et de vision d'ensemble devant nécessairement servir de base à toute espèce de développement dans ce domaine, pour n'ouvrir la voie, dans un futur proche, qu'à des regrets stériles.

23 F. Negri Arnoldi, op. cit., p. 41.

**Contemporary ethnoanthropological research in Sicily and G. Pitrè's
Biblioteca delle tradizioni popolari siciliane**

Ethnoanthropological research has a long tradition in Sicily. It has recently been the object of various activities, many of which were sponsored by the Regional government. Despite this the author believes that this field is showing signs of a serious imbalance in that the current interest tends towards material culture and objective folklore at the expense of spiritual culture and oral folklore.

This tendency is evidenced in planning choices concerning cultural conservation, now being implemented by the Sicilian Regional Department of Cultural and Natural Environment, which has directed its attention towards "museums of peasant work and civilization", and in the lack of any charter which would guarantee the integral conservation of Sicily's ethnoanthropological heritage, coordinate the various activities and reward research that is truly comprehensive and unitary. Rigoli offers a corrective to this situation by fully reevaluating – in line with the most profitable tradition of research on the island – G. Pitrè's *Biblioteca*. It is an example – unique of its kind – of systematic, integrated research. The author investigates the evolution of the recognition granted to Pitrè's studies up until the fifties and the criticism that followed. To these two periods correspond two different ways of approaching anthropology, based on precise methodological antitheses (diachronic vs. synchronic, academic analysis vs. fieldwork, oral folklore vs. objective folklore). The author then suggests that the reader should consider the library as something valuable in itself and not as the product of its editor's ideology. From it emerges a picture of Pitrè's methodology which – in presenting folk culture as a system – is orientated towards presenting the overall pattern of an authentic "cultural weave", with the parts in harmony with each other. Oral and material culture, the urban and peasant dimensions, are seen as a function of man's total pattern of behaviour. Therefore, to move along the lines laid down by Pitrè's methodology could mean giving Pitrè's teaching – which has not yet been developed – a fruitful continuation informed by a unitary and systematic approach to ethnoanthropological research. Such an approach is an indispensable prerequisite for effective future planning.